

Pourquoi « *comprendre c'est (déjà) traduire* » ?

Fatma-Zohra KOUCHKAR FERCHOULI
Département d'Interprétariat et de Traduction
Faculté des Lettres et des Sciences
Université Alger 2

« Les recherches sur les divers modes de traduction "à la machine" ou assistée par la machine se poursuivent. Quelques résultats intrigants ont été obtenus (...) dans le registre du vocabulaire et de la syntaxe limitée du tourisme ou du voyage d'affaire. Les glossaires mécaniques et les transferts rudimentaires de texte permettent de débroussailler le terrain dans la traduction de certaines communications techniques et juridiques. Mais l'idée qui avait cours dans les années cinquante et soixante, d'une traduction mécanique de la langue naturelle, sans parler de la littérature, bat en retraite. L'incommensurabilité du contexte sémantique (...) rend vraisemblablement illusoire de semblables espérances.

*Les prétentions plus récentes de la "théorie de la traduction" brillent aussi par une modestie rassurante. **Après Babel** tâche de démontrer qu'il ne saurait y avoir de semblable "théorie" au sens strict ou responsable de ce mot. Les rouages cérébraux qui devraient la fonder ou l'expliquer sont tout simplement inaccessibles. Au mieux, nous avons des récits de la **praxis** de la traduction. » George Steiner, *Après Babel*¹*

Préambule

Ces propos de George Steiner sur les recherches en traduction, placés ici en exergue, sont éloquentes dans la mesure où ils permettent de résumer beaucoup mieux qu'un long discours ce sur quoi porte la présente communication, en même temps qu'ils soulignent la dimension multidisciplinaire de la traduction dont les neurosciences constituent la partie la plus inaccessible. De son côté, Michel Ballard met également l'accent sur cette dimension multidisciplinaire et complexe de la traductologie, rappelant par là que « *l'espèce de domination de l'approche linguistique qui a pu se profiler à un moment au cours des années soixante et soixante-dix était loin de faire l'unanimité, (qu')il y avait des résistances et (qu')il y a eu des réactions qui n'ont cessé de prendre de l'ampleur et de recadrer la manière d'étudier la traduction, contribuant ainsi, sans doute, à nourrir la spécificité de la discipline, même si certains déplorent aujourd'hui un indéniable foisonnement, que l'on pourrait interpréter de façon positive, comme un signe de richesse et de vie. (Car) faut-il que la pensée soit rigide et monolithique ? La diversité des approches n'est-elle pas le reflet de la complexité et de l'importance de la traduction ?* »²

¹ George STEINER, *Après Babel*, Paris, Albin Michel, p. 12

² Michel BALLARD (Etudes réunies par), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Artois, Artois Presses Université, 2006, p. 8

Avant d'aborder l'objet proprement dit de cette communication, il n'est peut-être pas superflu de rappeler les circonstances qui ont été déterminantes dans le choix d'un tel sujet et du titre qui y réfère.

Les circonstances déterminantes dans le choix de ce sujet

Dans le cadre de la préparation du cours de *méthodologie de la traduction* (module du programme de 4^{ème} année de la licence de traduction), j'ai été amenée à lire ces dernières années ce qui s'écrit un peu partout sur la traduction, ouvrages de didactique et de théorie de la traduction, articles publiés dans des revues spécialisées telles que *Méta*, *Palimpsestes*, *TTR*, *Babel*, publiées en France, en Belgique, en Suisse, au Canada également. Deux constats importants découlent de ces lectures :

1. d'une part, il est apparu que les différentes approches théoriques de la traduction, loin de s'opposer comme on pourrait le supposer d'après la façon dont elles se perçoivent les unes les autres, s'avèrent en fait complémentaires puisqu'elles tendent toutes vers le même but et que, ce faisant, elles finissent nécessairement par se recouper à un moment ou à un autre, même si chacune focalise effectivement plutôt sur tel aspect particulier de l'opération traduisante, négligeant par là d'autres aspects peut-être tout aussi importants ;
2. d'autre part, des rivalités opposent très fréquemment les uns aux autres les tenants de telle ou telle approche particulière qui, généralement, sans même chercher à reconnaître les apports des autres approches, les rejettent toutes en bloc.

Daniel Gile, de l'ESIT, résume on ne peut mieux la situation lorsqu'il déplore à travers son *Modèle IDRC de la traduction* (Interprétation, Décisions, Ressources, Contraintes)³, cette « *tendance des "supporters" de chaque théorie à ne pas reconnaître l'apport des autres* » ainsi que l'absence de "complémentarité" et de "fécondation croisée" qui en découlent, alors qu'en réalité « *toutes les théories ont quelque chose à apporter et sont en grande partie complémentaires plutôt que contradictoires.* »

La problématique

Un grief principal et particulièrement récurrent fait à l'une des approches mérite qu'on s'y arrête : les adversaires de la *Théorie Interprétative de la Traduction (TIT)*, appelée également *théorie du sens*, enseignée à l'École Supérieure d'Interprètes et de Traducteurs (*ESIT*), reprochent aux conceptrices⁴ de cette approche de parler d'une *déverbalisation* comme d'une phase essentielle de l'opération traduisante. Ils remettent tout simplement en question l'existence d'une telle étape de "déverbalisation" en mettant les auteures au défi de démontrer de manière scientifique l'existence effective de celle-ci.

Cette remise en question constitue le point de départ des réflexions que je me propose d'exposer dans le cadre de ce congrès international de neurosciences organisé par le laboratoire SLANCOM. Nous pouvons, en effet, lire dans les deux premières phrases de l'argumentaire ceci : « *Chacun de nos comportements est sous-tendu par une fonction*

³ Daniel GILE, *Cours de Traductologie. La recherche empirique en traductologie*, www.cirinandgile.com

⁴ Danica SELESKOVIČ et Marianne LEDERER sont considérées comme les conceptrices de cette *Théorie Interprétative de la Traduction*.

cognitive : parler est sous-tendu par la fonction langage. L'acte de lecture, de traduction, d'écriture sous dictée, de répéter ou de communiquer est sous-tendu par la fonction de **décodage et d'encodage**. » Or, c'est justement sur cette dimension **cognitive de codage et de décodage**, essentielle dans le processus de la traduction comme d'ailleurs dans tout autre type de communication, que repose toute l'argumentation qui va suivre. Nous **réagissons** constamment à des sollicitations extérieures ou intérieures parce que nous les décodons, c'est-à-dire que nous les interprétons grâce à notre bagage cognitif. Chacun d'entre nous possède en effet son propre bagage cognitif lequel se compose de toutes les connaissances capitalisées depuis notre naissance : non seulement celles que nous partageons avec un grand nombre de personnes, comme les connaissances linguistiques et encyclopédiques, mais également affectives et qui sont, elles, fonction d'un vécu subjectif individuel. Une dimension affective de notre bagage cognitif permet d'expliquer bien des réactions parfois divergentes face à une même situation... C'est pourquoi ce congrès portant sur les neurosciences représente une excellente opportunité de faire part des réflexions et des conclusions auxquelles je suis arrivée dans la mesure où met il l'accent justement sur la dimension cognitive des fonctions de décodage et d'encodage.

Cette communication se fixe un double objectif :

- démontrer d'abord que cette "*déverbalisation*" comme phase du processus de traduction, n'est pas à remettre en cause en tant que telle mais en tant que phase distincte qui découle d'une autre phase qui la précède, la compréhension ;
- démontrer ensuite que la compréhension coïncide nécessairement avec le moment précis où se produit cette "*déverbalisation*", et que, par conséquent, « *comprendre c'est* (déjà) *traduire* »⁵, comme l'exprime si bien cette formule de George Steiner frappante par sa concision même.

La "*déverbalisation*" comme étape du processus de traduction

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il est nécessaire de procéder à une brève rétrospective sur l'émergence de la traduction appréhendée pour elle-même en tant que discipline d'enseignement à part entière et non plus comme outil pédagogique mis au service de la didactique des langues étrangères, sous forme de thème et version ; ceci afin de situer cette discipline à l'échelle de toutes ces autres disciplines en rapport avec les sciences humaines et qui sont, elles, bien plus anciennes comme la philosophie, la rhétorique, ou d'autres encore comme la médecine, les mathématiques et la physique. Nous ne pouvons qu'être frappés par la constatation suivante : bien que le recours au truchement d'un traducteur se soit toujours avéré indispensable aussi loin que l'on remonte dans l'Histoire des hommes, la nécessité d'enseigner la traduction pour elle-même ne s'est pourtant imposée que très récemment.

Partant de ce constat plutôt surprenant, la question suivante s'impose d'elle-même : est-ce que la réflexion sur cette pratique est aussi récente que l'est la traduction en tant que discipline universitaire ? Certainement pas, si l'on se réfère aux nombreux écrits sur la traduction, le plus souvent œuvres de traducteurs, tels que ceux de Cicéron, Horace, Saint Jérôme, etc., parmi lesquels d'ailleurs ceux à qui Michel Ballard, réagissant à tout ce qui s'écrit un peu partout sur eux, veut redonner l'importance qu'ils méritent dans « *cet accès progressif à*

⁵ En référence au titre du chapitre 1, de *Après Babel*, « Comprendre c'est traduire », choisi par George STEINER

l'étude scientifique de la traduction »⁶ car « *se peut-il qu'une activité aussi fondamentale n'ait généré de réflexion qu'à une époque aussi tardive ?* »⁷

Pour la majorité des théoriciens contemporains, en effet, tous ces écrits ne peuvent pas être considérés comme des études scientifiques de la traduction dignes d'être mentionnées comme telles. Voici, par exemple, ce qu'écrit Georges Mounin concernant quelques uns de ceux qui pourraient être considérés aujourd'hui comme des précurseurs des précurseurs de la traductologie :

*« Dans les cas les meilleurs, ils (les auteurs des premiers écrits sur la traduction) proposent ou codifient des impressions générales, des intuitions personnelles, des inventaires d'expériences, et des recettes artisanales. En rassemblant, chacun selon gré, toute cette matière, on obtient un empirisme de la traduction, jamais négligeable certes, mais un empirisme. »*⁸

Quoi qu'il en soit, il y a lieu de retenir que, d'une part, il y a toujours eu des traducteurs et des interprètes dont quelques uns ont éprouvé le besoin d'écrire sur la traduction, et que, d'autre part, si la traduction est vieille comme le monde en tant que pratique, la traduction, en tant que discipline qui s'enseigne, en est aujourd'hui encore à ses premiers balbutiements. Il suffit de rappeler à ce propos que l'*ETI* de Genève (Suisse), l'Ecole de Traduction et d'Interprétation parmi les plus anciennes du monde, n'a été fondée qu'en 1941, et que l'*ESIT*, par exemple, l'établissement de formation des interprètes et des traducteurs le plus prestigieux de France, n'a été créé qu'en 1957. C'est ce que confirment ces propos sur l'interprétation de conférence d'Anne-Marie Widlund-Fantini, Chef de la division française de l'interprétation au Parlement européen :

*« L'interprétation de conférence est une profession relativement récente, dont on a coutume de faire remonter l'exercice moderne au procès de Nuremberg de 1945-1946, bien que de tout temps, l'on ait fait appel à un **truchement** pour assurer la communication entre gens de cultures et de langues différentes et les exemples foisonnent depuis l'Antiquité. »*⁹

C'est peut-être parce que cette discipline s'est instituée en science très récemment que la question de savoir si la traduction est un art ou une discipline qui peut être enseignée exactement comme n'importe quelle autre discipline est toujours d'actualité. Cela expliquerait aussi les divergences et les rivalités entre les différentes écoles de traduction, d'une part, et les

⁶ Cf. Michel BALLARD, *De Cicéron à Benjamin*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2007. Dans cet ouvrage, l'auteur s'attache à redonner à ceux que l'auteur considère comme des précurseurs de la traductologie leur statut véritable car « *il serait injuste et inexact de considérer que l'étude scientifique de la traduction commence après 1945.* », p. VIII

⁷ Michel BALLARD, *Qu'est-ce que la traductologie ?*, op. cit., p. 8

⁸ Georges MOUNIN, *Les problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963, p. 12. Cité par Michel BALLARD, *De Cicéron à Benjamin*, op. cit., p. VIII

⁹ Anne-Marie WIDLUND-FANTINI, « L'interprétation de conférence », Publications Linguistiques, *Revue Française de Linguistique Appliquée*, 2003/2 - Volume VIII, ISSN 1386-1204,| pages 65 à 73

réticences des praticiens de la traduction quant à l'apport de la théorie dans la formation des traducteurs, d'autre part¹⁰.

Pour revenir aux nombreuses réactions suscitées par la *théorie interprétative de la traduction* à laquelle étaient initiés les étudiants de l'ESIT à l'exclusion de toute autre jusqu'à une période très récente, celles-ci peuvent s'expliquer d'abord parce que cette approche est considérée par d'aucuns comme trop exclusive et trop dirigiste. Par ailleurs, et ce n'est pas là le moindre de ses "défauts", elle ne se reconnaît explicitement aucune filiation. Or, comme pour toute approche, celle-ci ne peut être née de rien, elle est nécessairement l'aboutissement d'un long parcours de réflexions sur cette pratique qu'elle prétend théoriser. En effet, une théorie s'édifie toujours sur les bases de ce qui a précédé dans le domaine : c'est la condition première de sa validité. Et c'est ce qui est également reproché aux initiatrices principales de cette *Théorie Interprétative de la Traduction* :

« Cette absence de référence à l'histoire des théories de la traduction est patente dans les ouvrages à vocation didactique ou d'inspiration linguistique, mais elle est également perceptible chez bien des théoriciens qui ne prennent pas la peine de se rattacher à un passé de la traductologie, par simple économie, sans arrière-pensée dans bien des cas ; mais il est un fait que l'on retire parfois l'impression qu'avant il n'y avait rien, rien de valable en tout cas. »¹¹

Par ailleurs, comme le met en évidence le modèle *IDRC* de Daniel Gile, chaque théorie focalise plus sur tel aspect particulier du processus de traduction au détriment d'autres aspects tout aussi importants. Concernant cette approche interprétative, la *TIT*, l'accent est mis plus particulièrement sur la compréhension « en postulant une interprétation assez poussée permettant une déverbalisation ».

En effet, cette théorie considère que, d'une part, toute traduction implique nécessairement une interprétation comme le souligne également le titre de l'ouvrage de Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, *Interpréter pour traduire*¹², et que, d'autre part, lors du passage de la langue de départ (LD) à la langue d'arrivée (LA), cette phase d'interprétation se traduit par une phase intermédiaire de "déverbalisation".

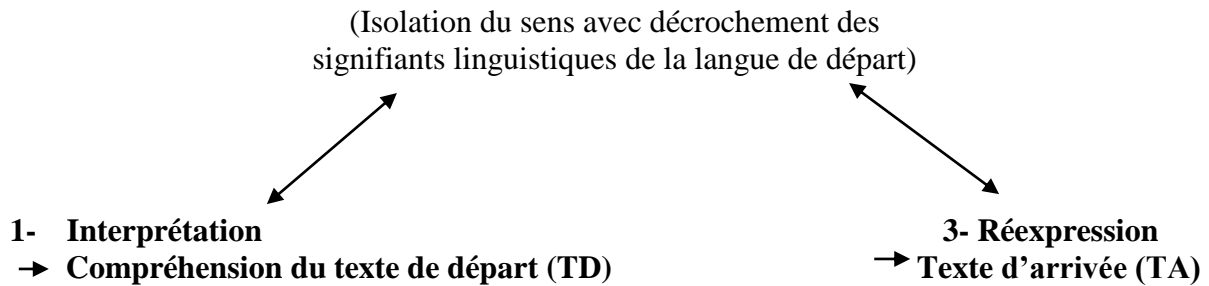
Le schéma suivant représente le processus de traduction avec cette phase de "déverbalisation", objet de tant de contestations, comme phase intermédiaire entre la compréhension du texte de départ (TD) et la reformulation qui va aboutir au texte d'arrivée (TA) :

¹⁰ Cf., par exemple, l'article d'Astrid GUILLAUME, de l'Université de Franche-Comté, Besançon, « la traduction : théorie(s) et pratique(e). Diachronie et synchronie, TICE ou non TICE ? », Revue électronique *Texto !*, www.revue-texto.net, juillet 2007, vol. XII, n°3, qui met l'accent sur la nécessité d'accorder toute son importance à la dimension théorique dans la formation du traducteur parce que c'est une excellente façon d'optimiser cette formation en faisant prendre du recul aux apprenants par rapport à leur pratique.

¹¹ Michel BALLARD, *De Cicéron à Benjamin*, op. cit., p.VII. C'est d'ailleurs là l'objectif de cet ouvrage remarquable : démontrer la filiation de la réflexion, « sur des origines dont l'existence était comme occultée. », p. VII.

¹² Danica SELESKOVITCH & Marianne LEDERER, *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Erudition, Collection Traductologie, 2001 (4^{ème} édition).

2- Déverbalisation



Personne aujourd'hui ne peut remettre en cause le premier postulat de la *TIT*, lequel stipule que toute traduction résulte nécessairement d'une interprétation, dans la mesure où toute lecture comporte inévitablement une marge interprétative plus ou moins importante non seulement en fonction du type de texte mais également en fonction du bagage cognitif affectif de chacun car, comme Umberto Eco le souligne dans ce passage de *Lector in fabula*, « (le texte) est un tissu d'espaces blancs, d'interstices à remplir, et celui qui l'a émis prévoyait qu'ils seraient remplis et les a laissés en blanc pour deux raisons. D'abord parce qu'un texte est un mécanisme paresseux (ou économique) qui vit sur **la plus-value de sens qui est introduite par le destinataire** ; ensuite parce que, au fur et à mesure qu'il passe de la fonction didactique à la fonction esthétique, **un texte veut laisser au lecteur l'initiative interprétative, même si en général il désire être interprété avec une marge suffisante d'univocité. Un texte veut que quelqu'un l'aide à fonctionner.** »¹³

Dans la mesure où, dans toute compréhension, la marge interprétative est irréductible, tout texte échappe un tant soit peu à celui qui l'a émis, comme le reconnaissent volontiers Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, en citant les propos de Valéry à l'appui de leurs affirmations : une traduction est toujours fonction du bagage cognitif du traducteur et même si celui-ci s'efforce « *d'être toujours à ce point de jonction où le vouloir dire de l'écrivain rejoint le vouloir comprendre du lecteur (...), on a pu dire qu'il n'y avait jamais un seul sens, en ceci que chacun, l'auteur et ses lecteurs, ne le concevra jamais de manière formellement identique. Valéry* en fait état lorsqu'il examine le rapport de l'auteur et de son œuvre : "Il n'y a pas de vrai sens d'un texte. Pas d'autorité de l'auteur. Quoi qu'il ait voulu écrire, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié, un texte est comme un appareil dont chacun peut se servir à sa guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr que le constructeur en use mieux qu'un autre."* »¹⁴

En fait, cette marge interprétative irréductible est inhérente à toute communication que ce soit à l'intérieur d'une même langue ou d'une langue à l'autre. Elle devient d'ailleurs manifeste à « *tout analyste attentif* » à travers les incontournables « *décalages inconscients dès les premières réparties d'un échange* », comme le souligne le philosophe Oscar Brenifier :

« *Les mots, les termes, les idées, les formulations renvoient tous à une histoire personnelle, dimension à la fois réductrice et enrichissante, car elle charge les*

¹³ Umberto ECO, *Lector in fabula*, Paris, Edit. Grasset & Fasquelle, 1985, Traduction française de Meriem Bouzaher, p. 66. Je souligne en gras.

¹⁴ Danica SELESKOVITCH & Marianne LEDERER, *Interpréter pour traduire*, op. cit., p. 19 et 22. *Valéry, in, *Variétés III*.

mots d'une vie propre ; en les connotant, elle les enrichit, les soustrait de l'emprise d'une mortelle platitude à laquelle les condamnerait l'absence de toute subjectivité. »¹⁵

Cette dimension interprétative étant admise comme irréductible souligne la relativité de tout processus de communication. D'où la nécessité, pour le traducteur, comme le dit si bien Paul Ricœur, de faire "*le deuil de la traduction absolue*"¹⁶.

Mais que faut-il entendre exactement par "*déverbalisation*" ?

La "*déverbalisation*" n'est pas une phase distincte du processus de traduction, elle se produit au moment même de l'interprétation. Les auteures de l'approche interprétative font référence au fait que, lors de la communication, les mots des messages perçus sont pratiquement oubliés instantanément et que seul est retenu le sens sans les mots qui ont permis à ce sens d'advenir. C'est ce qui ressort clairement des propos suivants de Marianne Lederer :

« Chacun peut constater que les énoncés oraux sont évanescents. Nous retenons en gros le récit qui nous est fait, mais nous oublions la quasi-totalité des mots qui ont été prononcés. Le fait est patent dans l'oral : les signes du discours disparaissent avec le son de la voix qui les émet, mais l'auditeur – et l'interprète – conservent un souvenir déverbalisé, un état de conscience de l'idée ou du fait évoqué. »¹⁷

Or, le reproche principal et récurrent fait à cette théorie interprétative de la traduction porte justement sur cette phase de "*déverbalisation*" du processus traductif qui en constitue le maillon faible puisque les initiatrices de la théorie sont surtout accusées de ne pouvoir prouver d'une manière scientifique l'existence effective de cette phase de "*déverbalisation*" dont elles parlent comme d'une phase essentielle du processus de traduction, d'autant que l'idée généralement admise dans les milieux scientifiques et philosophiques notamment est que la pensée ne saurait exister sans un support et que ce support est naturellement, et implicitement, le langage humain, c'est-à-dire la langue. Bien entendu, cette polémique à propos de la "*déverbalisation*" a suscité des réactions et a donné lieu à des écrits parmi lesquels ceux de spécialistes de la traduction comme Daniel Gile et Jean-René Ladmiral.

Le premier, Daniel Gile, considère que cette approche est utile en début de formation pour "*casser*" le mot-à-mot appris en version scolaire bien qu'elle ne soit pas généralisable à tous les types de textes, tels que les textes techniques. Par contre, il déplore le fait que cette méthode, pourtant focalisée sur cette phase de "*déverbalisation*", *« ne la démontre pas plus qu'elle n'en précise les mécanismes mais surtout elle ne précise pas les stratégies de reformulation qui y sont associées alors même qu'elles sont effectivement enseignées à l'ESIT. »*

De son côté, Jean-René Ladmiral, à travers un article intitulé *« Le salto mortale de la déverbalisation »*, publié dans la célèbre revue canadienne de la traduction, *Méta*, s'efforce

¹⁵ Oscar BRENIFIER, « Les enjeux philosophiques d'une traduction », *Langues, Cultures et Traduction*, Actes du Colloque des 11 & 12 avril 2001, in *Cahiers de Traduction*, p. 117-125

¹⁶ Paul RICŒUR, *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004, p. 19

¹⁷ Marianne LEDERER, *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*, Paris, Hachette, 1994, p. 22

d'apporter une réponse convaincante aux multiples "interpellations" suscitées par cette "déverbalisation" en tant qu'étape du processus de traduction comme l'indique clairement le titre de cet article. Voici de quelle manière il résume le problème dans l'abstract :

« Le processus de la traduction n'obéit pas au schéma linéaire d'une séquence de transformations linguistiques présupposant qu'existent d'une langue à l'autre des "axes paraphrastiques" – ainsi qu'aimeraient le penser bien des linguistes et comme s'efforce nécessairement de l'opérationnaliser la traduction automatique (T.A.). Le plus souvent, au contraire, la traduction se caractérise par la discontinuité : le passage du texte-source (To) au texte-cible (Tt) implique un saut (saltus). Il se produit donc un processus de déverbalisation entre le texte original qui n'est " déjà plus" là et sa traduction qui n'est " pas encore". Mais le concept de déverbalisation fait problème. Il paraît évident en effet que le sens ne saurait exister sans un support – dont la nature reste à définir. Toujours est-il qu'en attendant les acquis scientifiques à venir d'une traductologie inductive, relevant des sciences cognitives, il y aura lieu de penser les processus de la traduction dans les termes d'une traductologie productive. »¹⁸

Ce qui retient l'attention dans ce passage, c'est que « le sens ne saurait exister sans un support » mais que, d'autre part, ce support peut très bien ne pas être verbal lors du passage de la langue de départ (LD) à la langue d'arrivée (LA), sa « nature rest(ant encore) à définir », puisque, nous dit Jean-René LADMIRAL, à ce moment précis, il n'est " déjà plus" véhiculé par la langue de départ et " pas encore" pris en charge par la langue d'arrivée. C'est ce passage très précisément qui suscite des interrogations, au cours duquel le sens se trouverait donc dans une sorte d'"entre-deux-langues", dans ce que l'auteur de l'article, développant son idée plus loin, choisit d'appeler « un **no man's langue** ». Voici comment Jean-René LADMIRAL explique le passage d'une langue à l'autre lors du processus de la traduction :

*« Sur le plan des faits, de quoi s'agit-il ? Au départ, il y a une évidence de bon sens, incontournable. Dès lors que traduire un texte (T), c'est le faire passer d'une langue (Lx) à une autre (Ly), d'une langue-source (Lo) à une langue-cible (Lt), il faut supposer – on ne peut pas ne pas supposer qu'il y a eu un décrochement des signifiants linguistiques, c'est-à-dire d'abord un décrochement des signifiants de la langue-source. Et par quel miracle s'imaginerait-on que ce texte se trouverait d'emblée réincarné dans les signifiants de la langue-cible ? dans un corps de signifiants tout autres ! Entre ces deux moments, il y a nécessairement une interface qui les articule l'un à l'autre, et que je me plais à appeler un **no man's langue**. C'est là très précisément en quoi réside ladite déverbalisation, tout simplement. »¹⁹*

Nous ne pouvons qu'être d'accord avec Jean-René LADMIRAL si l'on garde présent à l'esprit qu'effectivement il nous est tous arrivé fréquemment d'avoir à transmettre un message verbal à quelqu'un et, pour ce faire, de reformuler à notre manière le contenu de ce message sans chercher à utiliser les mots employés par le destinataire parce que tout simplement nous ne

¹⁸ Jean-René LADMIRAL, « Le salto mortale de la déverbalisation », *Méta*, N° 2, Volume 50, Avril 2005

¹⁹ Jean-René LADMIRAL, op. cit.

nous sommes même pas soucieux de les retenir. Nous avons tous fait également l'expérience de "*raconter*" un roman que nous avons apprécié ou un film qui nous a marqués.

Je tiens également à faire part d'une expérience personnelle mais que tout un chacun a pu faire et qui mérite vraiment d'être relatée ici en tant qu'elle apporte un démenti à l'idée que la pensée ne saurait exister sans langage. En quoi consiste cette expérience ? Lorsque mon petit-fils, **qui ne sait pas encore parler**, me tire vers le placard où sont rangés ses vêtements en me faisant comprendre par toutes sortes de mimiques et de gestes qu'il veut que je prenne sa veste et que je la lui mette et qu'ensuite, il m'apporte mon sac en me montrant la porte, je comprends très bien son message : il veut que le fasse sortir et me fait comprendre par son comportement qu'il a bien compris qu'avant cela, il doit mettre sa veste, tandis que moi je dois prendre mon sac.

Voilà bien là une preuve incontestable que mon petit-fils, qui n'a pas encore acquis la maîtrise du langage et qui ne peut donc être accusé d'avoir traduit un message linguistique en recourant à un code autre que linguistique, en l'occurrence, les mimiques, est non seulement tout à fait capable d'avoir des pensées cohérentes mais également de les communiquer à autrui. Mais, pour ce faire, ne maîtrisant pas encore la langue, il a eu recours à un langage autre que linguistique, à savoir les mimiques. Il s'agit d'une expérience empirique tout à fait éloquente dans la mesure où elle permet de démontrer non seulement l'existence effective d'une pensée qui précède le langage mais également que celle-ci peut-être communiquée à autrui sans transiter par la langue. Récapitulons : pour être communiquée à autrui, une pensée a effectivement besoin d'être exprimée au moyen d'un langage, mais ce langage peut très bien ne pas être linguistique, la langue étant seulement un langage parmi d'autres, de loin supérieur à tous les autres types de langage certes, mais un langage auquel un autre peut être substitué comme le démontre cette expérience.

Voilà pourquoi je m'inscris en faux contre ceux que Jean-René Ladmiral appelle "*les modernes*" qui affirment que le support de la pensée est le langage, taxant les autres, c'est-à-dire ceux qui osent prétendre le contraire, "*d'idéalistes*". La pensée, les sentiments, l'expérience ont effectivement besoin d'un langage pour être exprimés et communiqués à autrui, mais ce que l'on a tendance à oublier c'est que, pour ce faire, le langage utilisé n'est pas nécessairement un langage verbal. Il y a lieu de rappeler que nous percevons et comprenons parfaitement bien des langages autres que linguistique, le langage de la nature, le langage des gestes et des mimiques et, qu'en outre, nous sommes très sensibles au langage des arts, de la musique, de la peinture, en tant que formes de langage infiniment éloquents. Nous sommes d'ailleurs entourés de systèmes sémiotiques que nous décodons constamment, parfois de manière inconsciente, lesquels sont autant de langages qui nous "*parlent*".

Bien entendu cela ne remet absolument pas en cause la supériorité incontestable des langues naturelles sur tous les autres moyens de communication ne serait-ce que pour cette faculté – ô combien incommensurable – de réflexivité qui se traduit par la fonction métalinguistique du langage humain. C'est cette fonction, en effet, qui fait de ce système sémiotique particulier une **macrosémiotique** puisque les langues naturelles ont non seulement cette capacité de se prendre elles-mêmes mais également tous les autres systèmes sémiotiques qui nous entourent pour objet : les systèmes sémiotiques naturels comme les symptômes des maladies ou les systèmes sémiotiques artificiels comme le code de la route. Ce qui donne cette supériorité aux langues naturelles sur tous les autres langages naturels ou artificiels c'est la faculté de la double articulation, mise en évidence par André Martinet, qui les caractérise et les distingue en même temps des autres systèmes sémiotiques, une faculté grâce à laquelle, les langues se sont avérées être ce remarquable « *instrument enregistreur qui par l'abstraction et la*

généralisation fixe la connaissance dans les concepts et en permet le développement indéfini », comme l'a souligné Henri Berr²⁰.

Pourtant, si effectivement il ne peut y avoir de communication sans langage, ce langage peut très bien ne pas être un langage verbal et, si besoin était d'une preuve supplémentaire, le langage des sourds-muets en serait une autre tout aussi irréfutable, car, écrit Albert Dauzat à propos de ce langage humain articulé, lui redonnant ainsi ses véritables proportions :

« Le langage est un système de signes... le plus souple, le plus complexe, le moins imparfait pour objectiver les faits psychologiques. (...) Le langage ne saurait prétendre à réaliser la transmission exacte de la pensée. Il est seulement l'instrument le **moins imparfait** qui permette la transmission des idées. »²¹

Par ailleurs, la pensée n'est pas consubstantielle au langage, puisque toute pensée est nécessairement antérieure à son expression verbale. En effet, tout discours est nécessairement émis consécutivement à l'idée qui lui a donnée naissance. C'est parce que nous voulons faire part aux autres d'une idée qui nous vient à l'esprit que nous l'exprimons par des mots postérieurement au moment où cette idée nous est venue à l'esprit. Et qui n'a pas eu à **chercher ses mots** pour tenter d'exprimer au mieux ses pensées ? Qui n'a pas éprouvé un sentiment de frustration en n'y parvenant pas parfaitement ? Voilà qui confirme l'idée du langage comme "*instrument enregistreur*" de la pensée défendue par Henri Berr, mais un instrument quelque peu imparfait ! Ainsi, de la même façon qu'il y a bien "*verbalisation*" d'une pensée ou d'un fait concret, le mouvement inverse peut se produire, se traduisant par une "*déverbalisation*". Celle-ci étant incontestable comme le prouvent tous les exemples cités plus haut, par conséquent, elle n'est pas à remettre en cause, et si le concept dérange tellement, d'autres pourraient être proposés pour désigner ce processus, comme celui de "*no man's langue*" proposé par Jean-René Ladmiral.

Par contre, ce qui pose effectivement problème, c'est le fait de parler de la "*déverbalisation*" comme d'une phase **distincte** et **consécutif**e à la compréhension, d'autant que, nous dit Marianne Lederer, au moment où nous comprenons quelque chose, une séquence de discours par exemple, il se produit comme un déclic qui correspond à "*un état de conscience*". Ce "*décl*ic" a lieu au moment où les significations des mots de l'énoncé fusionnent avec les éléments pertinents de notre bagage cognitif qui « *comprend toutes les connaissances, linguistiques et extralinguistiques (...) réactivables à tout moment par une sollicitation extérieure ou intérieure.* » et qui, en dehors de toute sollicitation, demeurent « *à l'état de latence* »²². Par conséquent, la compréhension correspond au moment où, grâce à ces connaissances pertinentes de notre bagage cognitif, réactivées au moment de la perception visuelle (lecture) ou auditive (discours oral), parce qu'en rapport avec la situation de communication, le "*décl*ic" se produit.

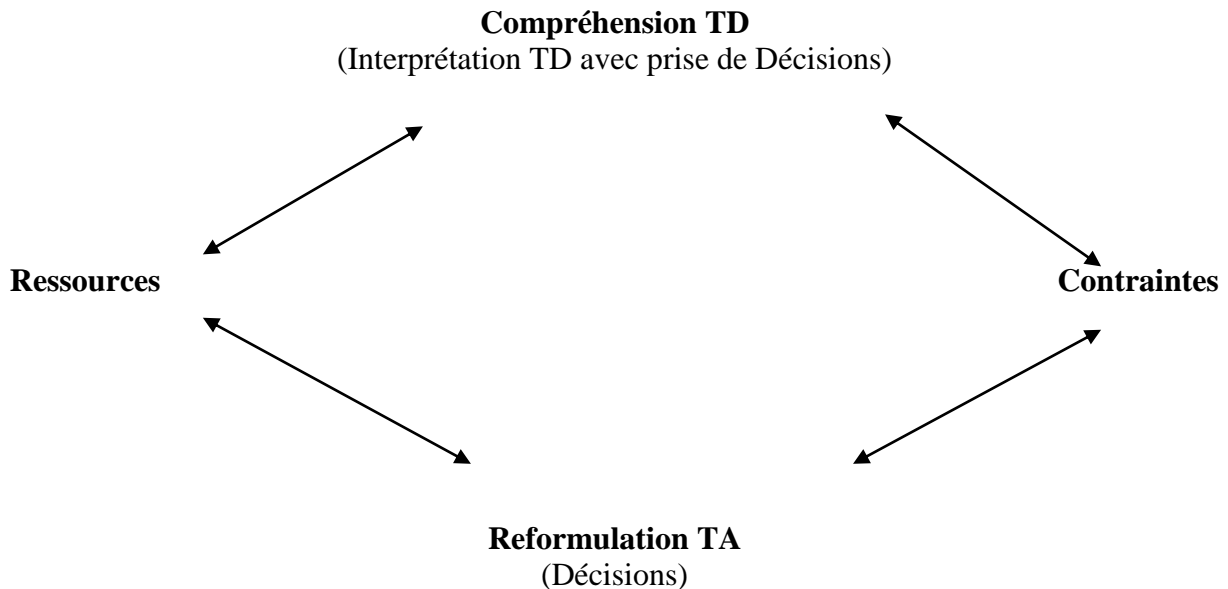
Cela ne signifie-t-il donc pas que c'est à ce moment précis, c'est-à-dire au moment même où nous comprenons grâce à ces connaissances réactivées qui fusionnent avec les significations linguistiques du message perçu que se produit cette fameuse "*déverbalisation*" dont parlent Danica Seleskovitch et Marianne Lederer, permettant ainsi au sens d'advenir, et non pas postérieurement à celui-ci ?

²⁰ Henri BERR (1863-1954) est un philosophe connu pour avoir voulu faire une synthèse des connaissances humaines fondées sur l'Histoire. Cette préoccupation se retrouve dans tous ses écrits. Son principal ouvrage est *L'Histoire traditionnelle et la Synthèse historique*, Paris, Felix Alcan, 1921.

²¹ Albert DAUZAT, *La philosophie du langage*, Paris, Flammarion, 1948, p. 22

²² Marianne LEDERER, *Ibidem*, p. 38

Sans remettre en cause la *TIT* (Théorie Interprétative de la Traduction), Daniel Gile propose ce schéma plus exhaustif du processus traductif qu'il intitule "*Modèle IDRC*" de la traduction :



Il s'agit, par conséquent, de recentrer le débat : le problème n'est pas de prouver qu'il peut y avoir "*déverbalisation*" ou pas, celle-ci étant incontestable en tant que partie intégrante du processus de perception de tout message verbal par un être humain, mais de démontrer que la compréhension et ce que l'on veuille bien appeler "*déverbalisation*", ou indifféremment "*no man's langue*", ne sont pas deux phases distinctes et successives du processus de traduction, mais le recto et le verso d'une **seule et même opération** abstraite et complexe certes, dont la démonstration peut-être faite de manière empirique en attendant d'autres données d'une science cognitive à venir. Et, lorsque George Steiner, écrit « *comprendre c'est traduire* »²³, c'est bien à cette étape précise de compréhension/déverbalisation qu'il fait référence. Nous voulons croire que ce sont des raisons d'ordre méthodologique et didactique qui ont amené les auteurs de cette approche interprétative à opter pour une pareille décomposition du processus de l'acte de traduire.

Pourquoi « *comprendre c'est (déjà) traduire* » ?

« *Comprendre, c'est déjà traduire* » nous dit George Steiner car la compréhension coïncide avec le moment même où se produit ce "*déclat*", ou "*état de conscience*", dont parle Marianne Lederer. C'est ce que nous faisons constamment lorsque nous sommes sollicités par des perceptions transmises par nos sens : nous les "*décodons*" sans nécessairement en être toujours conscients. Imaginons, par exemple que quelqu'un soit sur le point de s'endormir et, qu'à ce moment-là, il perçoive un courant d'air, le bruit d'une porte qui s'ouvre, un changement de luminosité, ou même une douleur, il *réagit* à celle(s)-ci en adoptant un comportement : il choisit de rester tranquillement dans son lit ou pas. Quelle que soit

²³ George STEINER, Ibidem, p. 29.

l'attitude choisie, il n'aura pas réagi autrement lorsqu'il perçoit un discours en l'écoutant ou en le lisant : dans tous les cas il décode, c'est-à-dire qu'il interprète.

Cette interprétation coïncide avec le moment où se produit la compréhension. A ce sujet, Marianne Lederer rappelle que « *le discours défile à l'oreille de l'interprète, les mots se succèdent et, à intervalles réguliers, se produit une sorte de "déclat" de compréhension* », Jacques Lacan, nous rappelle-t-elle, « *a parlé de **point de capiton** pour désigner l'instant où les connaissances supposées chez l'interlocuteur par celui qui parle se mobilisent chez ce dernier et constitue une unité mentale distincte, une idée.* »²⁴

Il nous est loisible de vérifier que ce "déclat" chez un sujet donné coïncide avec le moment où il est en mesure de dire "spontanément" avec ses propres mots ce qu'il a compris, c'est-à-dire de "traduire" le message verbal perçu que ce soit dans la même langue (reformulation) ou dans une autre langue. L'interprète de conférences ne fait pas autre chose : il écoute et reformule dans une autre langue au fur et à mesure qu'un fragment de texte se charge de sens au moment où les significations linguistiques fusionnent avec les éléments pertinents de notre bagage cognitif. C'est à ce moment précis où se produit le "déclat" qu'à lieu la "déverbalisation".

Comment se produit ce "déclat" ? Habituellement, nous n'y prêtons pas attention. Mais dans certaines situations, nous pouvons prendre conscience de ce "déclat". Nous avons tous eu l'occasion de faire l'expérience suivante : vous arrivez au moment où une conversation bat son plein et vous ne pouvez saisir l'objet de celle-ci. Pour pouvoir "prendre le train en marche", il faut attendre de pouvoir compléter ce que vous pouvez voir et ce que vous pouvez entendre par ce que vous ne savez encore pas parce que vous avez raté le début de la conversation. Au moment où vous arrivez enfin à récolter les éléments qui vous manquaient pour comprendre ce qui s'était déjà dit, c'est-à-dire, lorsque ce que vous avez pu voir et entendre fusionne avec celles de vos connaissances **antérieures** emmagasinées dans votre cerveau qui ont quelque chose à voir avec la situation, un "déclat" se produit dont vous êtes conscients et, au lieu de dire « De quoi s'agit-il ? », vous pouvez dire : « Ah ! je comprends maintenant de quoi il s'agit ! ».

En effet, toutes ces connaissances – linguistiques, non linguistiques et affectives (c'est-à-dire celles qui ont trait au vécu personnel subjectif de chacun) – sont emmagasinées dans le cerveau ; elles constituent le bagage cognitif de chaque individu, un bagage cognitif qui est en constante évolution. Celles-ci se trouvent normalement à l'état de veille et il est facile de démontrer à partir de l'expérience empirique qu'à tout moment, les sollicitations perçues réactivent les éléments pertinents du bagage cognitif, c'est-à-dire ceux qui se rapportent à la situation, et qui s'avèrent donc nécessaires à la compréhension. Qu'il s'agisse de sollicitations verbales ou non verbales, le processus demeure le même.

Les étapes successives de ce processus pourraient être schématisées de la manière suivante :

Phase 1 : Sollicitation → perception

Phase 2 : Déclat → Compréhension (donc déverbalisation dans le cas où il s'agit de la perception d'une sollicitation verbale)

Phase 3 : Réaction → traduction (intralinguistique ou inter-linguistique dans le cas où il s'agit de la compréhension d'une sollicitation verbale).

²⁴ Marianne LEDERER, Ibidem, p. 27.

Conclusion

En somme, exactement comme dans n'importe quelle autre situation où il y a réaction à des sollicitations extérieures ou intérieures, George Steiner nous rappelle que « *l'être humain se livre (donc) à un acte de traduction, dans tous les sens du terme, chaque fois qu'il reçoit d'un autre un message parlé* ». Il ajoute plus loin ceci qui nous intéresse particulièrement en tant qu'être humain doué de cette faculté tellement inouïe de langage :

« Je me suis attaché à exposer une idée élémentaire mais capitale : la traduction d'une langue dans une autre est l'objet de ce livre, mais c'est aussi une voie d'accès à l'étude du langage lui-même. Correctement interprétée, la "traduction" est une portion de la courbe de communication que tout acte de communication mené à bien décrit à l'intérieur d'une langue. Quand plusieurs langues sont en jeu, la traduction pose des problèmes innombrables, visiblement insurmontables ; qui abondent également, mais plus discrets ou négligés par tradition à l'intérieur d'une langue unique. Le schéma "émetteur-récepteur" de tout processus sémiologique ou sémantique est, par nature, l'équivalent du modèle "langue source, langue cible" qu'utilise la théorie de la traduction (...). En deux mots : à l'intérieur d'une langue ou d'une langue à l'autre, la communication est une traduction. Etudier la traduction, c'est étudier le langage »²⁵.

Bibliographie

1. BALLARD Michel (Etudes réunies par), *Qu'est-ce que la traductologie ?*, Artois Presses Université, 2006
2. BALLARD Michel, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, 2007, Lille, Presses Universitaires du Septentrion
3. DAUZAT Albert, *La philosophie du langage*, Paris, Flammarion, 1948 (Ed. revue et corrigée)
4. ECO, Umberto, *Lector in fabula. Le rôle du lecteur*, Paris, Paris, Edit. Grasset & Fasquelle, 1985, Traduction française de Meriem Bouzaher
5. HAGEGE Claude, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard, 1985
6. LADMIRAL Jean-René, « Le salto mortale de la déverbalisation », *Méta*, Volume 50, N° 2, Avril 2005, p. 473-487
7. LEDERER Mariane, *La traduction aujourd'hui : le modèle interprétatif*, Paris, Hachette, 1994
8. RICŒUR *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004
9. STEINER George, *Après Babel : une poétique du dire et de la traduction*, Paris, Albin Michel, 1975, rééd. 1998

²⁵ George STENER, Ibidem, p. 88-89. Souligné dans le texte.